

“Le spectacle prime”

INTERVIEW

Pierre Leroux, maître de conférences en communication politique à Angers, auteur avec Philippe Riutort, de *La Politique sur un plateau*.



PUF

Dans votre livre, vous analysez l'évolution de la représentation politique dans les médias. Pourquoi étudier ce phénomène ?

Tout a commencé voici une dizaine d'années par une observation de la vie locale angevine. Nous nous sommes intéressé à Roselyne Bachelot. Elle était alors députée et actrice de la scène politique locale. À chaque apparition sur le petit écran, nous observions une personne totalement différente de l'image qu'elle donnait dans sa circonscription, où elle incarnait une droite plus traditionnelle. L'intérêt est là : quand un élu ne joue pas le même jeu à la télévision qu'au plan local,

on veut analyser l'incidence de la télévision sur le discours d'un politique.

Vous décrivez un milieu de l'info qui glisse vers le divertissement. Quel peut être l'impact de cet « infotainment » sur le public et sur le journalisme ?

On a vu ce phénomène arriver en France avec « Le Vrai Journal » de Karl Zéro, dans lequel il tutoyait et employait un langage familier avec les invités de la sphère politique. La présence de journalistes dans des émissions type « talk-show » crédibilise le programme. On s'arrête sur la dernière petite phrase, on fait des commentaires de commentaires, mais cela n'éclaire pas le message politique. Au final, le journalisme n'en sort pas indemne. C'est le spectacle qui prime : on invite deux personnes aux valeurs très différentes pour qu'elles s'affrontent. On mets face à face Rama Yade, ex-secrétaire d'État aux sports, et Olivier de Kersauson, ancien navigateur, grande gueule du PAF. Le modèle « talk » imprègne les émissions politiques pures, comme lorsque David Pujadas demande à François Hollande comment se passe son régime.

Donc le journaliste assume de plus en plus le rôle d'animateur et réciproquement.

Ce sont quand même deux entités bien distinctes. Ce qu'on observe, en revanche, c'est que les émissions purement politiques sont moins nombreuses que celles du genre de « C à Vous », « Le Grand Journal », « Salut les terriens ». Les animateurs de ces programmes embauchent des journalistes. Ces derniers sont à l'intérieur d'une formule qu'ils ne contrôlent pas, ce qui induit davantage de questions sur la vie privée des élus que sur leurs projets et leur volonté politique.

Faut-il donc plus de règles déontologiques, pour éviter une trop grande proximité entre les médias et les élus ?

On peut faire des règles, mais on jouera toujours avec. La caméra cachée est très utilisée. Cependant, on pourrait être plus rigoureux sur beaucoup de choses. C'est au journaliste de n'accepter ni le copinage ni la soumission pour obtenir des informations plus facilement. Ce n'est pas impossible si toute sa rédaction le soutient. Mais on ne peut pas empêcher les vraies amitiés de se créer, journalistes et politiques viennent du même milieu social et partagent les mêmes intérêts

Recueilli par Guillaume LE ROUX

La connivence, c'est pas mon genre

Parce que je suis une femme, quand je suis face à un homme politique, le jeu de la séduction s'instaure forcément », reconnaît volontiers Elisabeth Ehrmann, ancienne secrétaire générale du SNJ et aujourd'hui attachée parlementaire. C'est d'ailleurs le cas dans toutes les relations entre journalistes et politiques quand ils sont de sexes opposés.

Une évidence que, pourtant, la plupart de ses confrères réfutent. Ainsi, François Ollier, journaliste à France 3 Toulouse, affirme qu'« être confronté à un homme ou une femme politique ne

change rien. Dans tous les cas, il s'agit d'un animal politique ». Fabrice Dutriaux, JRI à France 3 Clermont-Ferrand, estime, lui, qu'« on déploie tous les moyens pour obtenir une information. Quitte à aller prendre un café avec son interlocuteur ». Et s'il s'agit d'une

interlocutrice ? « Un journaliste doit rester crédible », martèle Anne-Lise Fleury, élue au comité national du SNJ et journaliste à *Ouest-France*, même si elle reconnaît que « la

séduction fait partie de toute relation ».

Tous s'accordent sur un point : des limites sont nécessaires. « Il ne faut jamais laisser tomber les barrières et garder une distance avec les politiques. Celle-ci peut nous sauver », estime François Ollier. Mais, à

bien les écouter, on se rend compte que cette distance est à géométrie variable. Ainsi, Elisabeth Ehrmann revendique « ni promiscuité, ni proximité, ni connivence. Dès le début,

il faut absolument poser les bases de ces relations. Il faut savoir jusqu'où on veut aller et ne pas entretenir d'ambiguïté ». Pourtant, le tutoiement ne lui pose aucun problème. « Je ne l'ai jamais vécu comme une proximité », plaide-t-elle. « Il ne faut pas se limiter, tout est possible », nuance Fabrice Dutriaux. Reconnaître que l'on franchit parfois la limite n'est pas aisé. La question dérange.

On parle de confiance, pas de connivence. Mais peut-on continuer à masquer le débat par des nuances de vocabulaire ? **Toinon Debenne et Clémentine Vergnaud**

